

# PRIX MOSELLY 2018

## La révolte de la vieille dame

« Bonjour madame Martine. Vous voulez que j'ouvre un peu la fenêtre ? Il fait si beau dehors.

- Si vous voulez.

- Vous avez vu ? Le parc est magnifique en ce moment. Toutes les tulipes sont en fleurs.

- Ah bon ? »

En réalité, fenêtre ouverte ou pas, tulipes ou pas, soleil ou pas, elle s'en moque. À présent, son seul univers, c'est cette chambre dont les uniques objets personnels sont un fauteuil et quelques bibelots.

Depuis combien de mois ou d'années y a-t-elle emménagé ? Elle ne saurait le dire. D'ailleurs, de parler, elle n'en a plus guère envie. Pourquoi tenter de communiquer avec les autres ? Sa mémoire refuse obstinément de lui restituer les mots qui correspondraient à sa pensée ou, alors, ce qu'elle raconte est un galimatias qui attire les railleries de certains pensionnaires. Ses neurones fatigués ont déclaré forfait. Leurs connexions se font au petit bonheur la chance et lui font confondre gens et événements. Comme pour la protéger, son cerveau l'a déconnectée du présent.

Seuls, furtivement, des souvenirs du passé remontent à la surface et elle se surprend alors à sourire. Elle aimerait s'endormir ainsi, paisiblement, en rêvant des jours heureux, lorsqu'elle était jeune et belle, amoureuse et aimée.

Machinalement, comme elle le fait depuis des jours et des jours, elle regarde sa main gauche. Le majeur s'orne à présent de l'alliance que son annulaire amaigri ne retenait plus. Elle revoit très nettement le jour où son mari lui avait passé ce fin anneau d'or au doigt.

C'était il y a très longtemps. Alors que, dans sa pauvre tête, les synapses se font facétieuses, cet instant lui revient aussi net qu'il y a près de quatre vingts ans.

Elle se revoit, radieuse, dans sa longue robe blanche. Trouver un tissu d'assez bonne qualité pour cet événement n'avait pas été chose facile. C'était la guerre. La Moselle et les départements alsaciens avaient à nouveau été occupés par les Allemands depuis juillet 1940. Et les cartes de rationnement qu'ils avaient instaurées ne comportaient pas de robe de mariée. Heureusement, la propriétaire du petit magasin du village, qui tenait lieu à la fois d'épicerie, de dépôt de presse, de débit de tabac et de bazar, avait déniché quelques mètres de cotonnade blanche dans son stock d'avant-guerre. Une voisine, qui faisait office de couturière, avait accepté d'en faire une robe de cérémonie moyennant un jambon et quelques

saucissons que ses parents conservaient précieusement dans le fumoir de la grande cheminée. C'était inespéré.

Qu'est devenue cette robe à présent ? Donnée aux Emmaüs ou vendue dans une brocante avec les draps amoureuxment brodés, les courtepointes crochetées avec minutie pendant des années et tous ces souvenirs dont elle-même n'avait jamais pu se séparer ? Sa fille n'a certainement pas voulu s'encombrer de ces vieilleries.

Sa fille... Elle sait qu'elle en a une puisque, récemment encore, une dame est venue la voir et l'a embrassée en l'appelant « Maman ». Non, ça devait être une erreur. Cette femme a dû se tromper de chambre. Elle était trop vieille, trop ridée, trop abîmée par les années, trop sérieuse pour être son enfant. Sa petite Marie, elle la revoit toute fraîche, toute rose, mignonne dans les petites robes qu'elle lui confectionnait, et gazouillant sans arrêt. Un vrai bonheur.

Elle se souvient nettement que la petite était née un an jour pour jour après son mariage. Elle-même n'avait que 20 ans. C'est vrai, son mari et elle étaient bien jeunes pour fonder une famille. Mais, c'était la guerre. Ils ignoraient ce que l'avenir leur réserverait. Ils s'aimaient depuis plusieurs années. Ils ne pouvaient plus attendre pour *concrétiser* leur amour. Et pas question de *sauter le pas* avant d'être passés devant le maire et le curé. La tradition voulait que toute jeune fille arrive vierge au mariage. Malheur à celle qui ne pouvait pas en donner la preuve au lendemain de la nuit de noces ! Et, comble de malchance, comme la contraception n'existait pas, une éventuelle grossesse l'aurait classée dans la catégorie des *filles perdues*. Le promis, lui, pouvait se glorifier de maintes aventures qui prouvaient sa virilité. L'heure n'était pas encore à l'émancipation des femmes. Mais elle ne regrettait rien.

Quand le bébé était né, c'était une petite prématurée toute maigrichonne à cause des privations subies par sa mère pendant la grossesse. Elle était si frêle qu'on avait dû la garder au chaud, pendant plusieurs semaines, sur un coin de la cuisinière à charbon dans... une boîte à brodequins en guise de berceau. Les couveuses de la maternité étaient réservées aux bébés allemands.

Son mari, lui, n'avait pas pu voir le chétif nourrisson se transformer en fillette radieuse. Il avait rejoint le Maquis à l'autre bout de la France Libre. De justesse, il avait échappé à l'embrigadement forcé des Malgré-nous, tous ces Alsaciens et Mosellans envoyés sur

le front russe pour combattre aux côtés des Allemands. Elle se revoit encore lorsque, interrogée par la Gestapo, elle avait dû jouer la comédie de la pauvre femme abandonnée par son époux parti elle ne savait où...

Heureusement ses parents, qui les avaient accueillies chez eux, elle et son enfant, l'entouraient de leur tendresse et veillaient à ce que la petite ne manque de rien, même si l'approvisionnement en denrées de première nécessité était problématique. Les Allemands réquisitionnaient systématiquement tout ce qui pouvait améliorer le quotidien de leurs troupes et des officiers. Le plus difficile à supporter avait été l'absence de son mari et le savoir en danger. Les Allemands multipliaient les arrestations et certains citoyens, par peur des représailles, dénonçaient les maquisards.

Soudain, elle se surprend à chantonner d'une voix chevrotante.

*Ami entends-tu le vol noir des corbeaux sur la plaine ?  
Ami entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?*

« Ah, c'est bien, madame Martine. Je vois que vous êtes en forme aujourd'hui. Je vais vous installer sur la chaise roulante. Vous pourrez retrouver les autres pensionnaires au salon télé. »

Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas entendu l'aide-soignante entrer à nouveau dans la chambre.

Un flot de rancœurs accumulées la submerge. On ne peut donc pas lui fiche la paix ?

On la réveille, sous prétexte du petit déjeuner, quand elle aurait encore envie de dormir. On l'oblige à prendre une douche, à se laisser laver comme une gamine par une personne elle-même à peine sortie de l'adolescence. Elle doit étaler aux yeux des autres, sans pudeur, un corps qui n'est plus qu'un amas de chairs flasques. On la nourrit de purées insipides, de yaourts protéinés puisque, pense-t-on, elle n'est plus capable de manger autre chose et que le personnel ne peut pas satisfaire à toutes les demandes. Alors qu'elle rêve d'un steak bien saignant ou d'une choucroute préparée avec du lard, des saucisses et du jarret de porc !

Et, surtout, alors qu'elle a envie de solitude pour se plonger dans ses souvenirs, on l'emmène rejoindre les autres pensionnaires avec lesquels aucune communication n'est possible.

Il y a ceux et celles qui, recroquevillés sur leur chaise, restent là, sans bouger pendant des heures, la tête inclinée sur la poitrine, les bras ballants, les yeux vides, attendant de s'endormir à jamais. Ils ne sont pas gênants pourtant. Ils lui font seulement peur. Est-ce ainsi qu'elle sera bientôt ? Comme transparente. Une ombre d'elle-même.

Et puis, il y a les autres. Ceux qui veulent montrer qu'ils existent encore. Chez certains, le caractère a été adouci par la sénilité. Plus de colères, de

mots blessants. Ils veulent être en paix avec eux-mêmes et les autres avant le grand départ. Trop gentils parfois. Encombrants même. Ils lui *tiennent la jambe* pendant des heures à bavarder de choses qui ne l'intéressent pas. Ils lui parlent de leurs enfants, de leurs petits-enfants qui ne leur donnent pourtant guère signe de vie. Et, elle, elle cherche désespérément qui évoquer puisque les seuls dont elle se souvient sont partis il y a de cela très longtemps. Alors, elle se tait et un œil peu averti laisserait à penser qu'elle écoute.

À l'opposé, il y a ceux que la vieillesse a rendus exigeants et arrogants. Ils harcèlent le personnel qui, malgré son grand dévouement, n'en peut mais. Infirmiers et infirmières, aides-soignantes, personnel de cuisine et d'entretien, ne sont-ils pas à leur service ? Ils payent assez cher pour avoir une fin de vie confortable ! Aigris, agressifs avec tout le monde. Refus de se voir diminués et dépendants ou revanche sur leur vie passée ? Ceux-là, madame Martine les fuit comme la peste.

Tout comme ceux chez lesquels les vannes de l'autocensure ont définitivement été ouvertes. La vulgarité, voire l'obscénité, dans les gestes et les paroles, semblent être un défouloir à la désespérance. C'est le cas en particulier d'une dame, très respectable en apparence, qui, lorsqu'elle chante, fait s'esclaffer bon nombre de pensionnaires qui comprennent l'italien. Quand on lui a eu traduit les paroles, Martine est restée stupéfaite. C'est un vieux chant de corps de garde que même les carabins trouveraient salace.

Pourquoi l'obliger à quitter sa chambre pour être en compagnie de tous ces malades ? Elle, elle est vieille, soit. Elle ne peut presque plus marcher, soit. Mais elle n'est pas malade ! Bien sûr, sa tête est un peu en friche mais elle a une excellente mémoire en ce qui concerne le passé. Tout le monde, même ceux qui sont à l'*extérieur*, ne peut pas en dire autant.

Alors, autant rester dans sa chambre.

Sa décision est prise. Elle est bien mieux ici et seule.

D'ailleurs, aller regarder la télé ne l'intéresse guère. Toutes ces images d'un monde qui lui est étranger, dans lequel elle ne reconnaît plus rien, ne présentent aucun intérêt à ses yeux..

Sa main droite est négligemment posée sur ses cuisses comme un objet inutile, hors d'usage. L'autre, maladroitement et sans fin, caresse la manchette de l'accoudoir du fauteuil Voltaire dans lequel on l'a assise. Quand ? Était-ce en début de matinée ou après le repas ? Peu importe qu'elle ne s'en souvienne plus. Elle n'attache plus aucune importance au présent. Par contre, ce fauteuil, elle y tient. Pour rien au monde, elle n'aurait accepté de s'asseoir sur un autre siège, fut-il plus confortable et surtout moins délabré. Le velours,

d'un rouge cramoisi, a dû être chatoyant. À présent, les fils usés ont pris une teinte brunâtre au niveau de l'assise et du dossier. En maints endroits, le bois a été percé de minuscules trous, œuvre de générations de larves de petite vrillette. Le tissu s'effiloche sur la manchette des accotoirs et le rembourrage du siège s'affaisse en son centre.

« Je suis désolée, madame Martine. Il faut sortir de ce fauteuil. J'ai déjà perdu assez de temps. Vous n'êtes pas la seule que je dois accompagner. Il n'y a personne pour m'aider à cet étage. On n'est pas assez nombreuses pour tous les pensionnaires. »

Elle sursaute en entendant la voix de la jeune femme. Elle avait déjà oublié sa présence.

« Non ! Je reste ici ! Sortez ! Je ne bougerai pas d'ici que ça vous plaise ou non ! », déclare-t-elle, surprise elle-même par ce ton véhément.

- Puisque c'est comme ça, je vous laisse. Je reviendrai tout à l'heure pour voir si vous avez changé d'avis et si vous êtes dans de meilleures dispositions. »

La maladie serait-elle en train d'évoluer vers plus d'agressivité, se demande l'aide-soignante en quittant madame Martine. Il faudra qu'elle en parle à l'infirmière.

En fait, la vieille dame est égale à elle-même. Son état n'a pas empiré. Elle a simplement décidé que, dorénavant, elle n'accepterait plus la moindre contrainte, pas la moindre agression extérieure. Là, dans ce fauteuil, elle est bien. Paisible. Comme dans un cocon douillet. Ses souvenirs lui tiendront compagnie. Ils ensoleilleront sa fin de vie en attendant de rejoindre son mari qui l'attend dans leur caveau de famille.

Elle regrette seulement l'absence d'un petit compagnon à quatre pattes puisque la maison de retraite refuse aux pensionnaires la possibilité d'avoir un animal. Si elle pouvait avoir un chat, rien que pour elle, quel bonheur ce serait ! Pas un chaton ou un jeune minet qui ne pense qu'à faire des bêtises ou jouer. Non, un de ces vieux matous dont personne ne veut plus car trop vieux, lui aussi, pour susciter de l'intérêt. Un chat qui n'aurait envie que de caresses et de tranquillité. Comme elle. Avec cet animal, elle retrouverait un peu de cette tendresse, de cet amour dont elle a tant besoin. Le personnel de l'établissement est serviable, gentil mais, pour tous, elle n'est qu'une pensionnaire comme les autres, une patiente et non une amie.

Ses doigts pourraient caresser un pelage soyeux, son oreille être attentive à de doux ronrons, ses yeux être rivés à des pupilles fascinantes. Ses sens endormis s'éveilleraient à nouveau. Elle se sentirait revivre et non mourir à petit feu.

Mais, à quoi bon rêver ? Il lui faut accepter son sort. Elle n'a pas d'autre choix.

Machinalement, comme pour trouver un semblant de douceur dans cette chambre impersonnelle, elle caresse, consciemment cette fois, le velours du fauteuil dans un geste qui lui est devenu machinal.

« C'est le fauteuil de Jimmy. » disait la petite Marie. Oui, il y a bien longtemps, ce voltaire avait été le siège favori de Jimmy.

Malgré le temps passé, elle le revoit pourtant nettement ce G.I. dégingandé et rieur qui, malgré les affres de la guerre, avait été comme un rayon de soleil providentiel en cette année 1944.

Les Américains avaient débarqué en Normandie et progressaient lentement vers l'Est de la France. Mais, malgré la débâcle, les Allemands maintenaient des poches de résistance ici et là, surtout en Lorraine. L'avancée des Alliés se faisait par à-coups et le village avait été choisi pour servir de cantonnement provisoire. L'État Major était hébergé par des familles lorraines.

Leur maison étant relativement grande, ses parents avaient donc accueilli Jimmy et trois autres sous-officiers. Aimables mais discrets, ces hommes, jeunes pour la plupart, mettaient un point d'honneur à ne pas déranger leurs hôtes. Ils mettaient au point leur stratégie dans une pièce qui leur avait été attribuée. C'est là que se trouvait ce fauteuil. D'emblée, dès le premier jour, Jimmy s'y était assis en déclarant :

« I like old furniture. They have a soul. »

Ni ses parents ni elle n'avaient compris ce qu'il avait dit mais il avait l'air si heureux en s'y asseyant que ce ne pouvait être qu'obligeant. La petite Marie, nullement intimidée, était montée sur ses genoux et il avait fallu user de beaucoup de patience pour qu'elle consentît à laisser les militaires à leurs occupations.

La fillette, pour laquelle *Papa* était un personnage irréel qui figurait sur une photo en noir et blanc, adopta rapidement Jimmy comme père de substitution. Et, pour lui, cette gamine française était un peu devenue la fille qu'il avait laissée dans sa lointaine Géorgie. Cela, ils l'avaient compris par la suite car, avec les prédispositions dont font preuve les jeunes enfants, Marie avait rapidement appris des rudiments d'américain. Du haut de ses presque 3 ans, elle était très vite devenue la traductrice incontournable entre la famille lorraine et les soldats yankees.

C'est que les occasions de rejoindre son grand ami ne manquaient pas. Étrennait-elle une nouvelle robe ou un ruban dans les cheveux ? Aussitôt, il fallait aller se faire admirer par Jimmy. La chatte avait-elle eu des petits ? Jimmy devait apprendre l'heureux événement sans tarder. Elle trouvait mille excuses pour aller le rejoindre, au grand dam de sa mère et de ses grands-parents. Mais Jimmy, lui, s'en amusait et riait.

Et, quand les stukas passaient en rase-mottes, dans un bruit effrayant, pour aller bombarder quelque

cible au loin, c'est aussi chez Jimmy qu'elle allait se réfugier. Bien qu'il fût un peu jaloux de se voir délaissé, le grand-père comprit que c'est d'un papa dont la fillette avait besoin. Il souhaitait vivement que cette saleté de guerre se termine et que son gendre revienne sain et sauf pour le bonheur de tous.

Cependant, pour les Américains, elle était loin d'être terminée. Un jour, Jimmy annonça qu'ils devaient partir pour Bastogne. La Bataille des Ardennes s'avérait plus difficile que prévue. Les Alliés devaient peser de tout leur poids pour vaincre définitivement l'ennemi qui, dans un dernier sursaut, résistait.

La famille était éplorée car tous avaient apprécié la gentillesse de leurs hôtes et Marie pleura beaucoup. Elle ne comprenait pas pourquoi ces soldats, qui avaient été si gentils avec elle, devaient partir eux aussi, comme son papa.

Heureusement, peu de temps après, celui-ci revint et c'est lui qui occupa dès lors le fauteuil voltaire.

La voici seule à présent dans cette maison de retraite. Tous ceux qu'elle a aimés ou connus sont partis depuis longtemps.

Jimmy n'a certainement jamais retrouvé sa femme et sa petite fille dans la lointaine Géorgie. Jamais la moindre nouvelle. Comme des milliers de jeunes gens, il a dû mourir là-bas, quelque part dans les froides neiges des Ardennes. Son mari, le maquisard qui avait échappé aux arrestations et aux combats, l'a laissée veuve depuis longtemps et les os de ses parents ont déjà blanchi dans le caveau familial. Ses amis sont tous morts à présent.

Il ne lui reste plus personne à aimer. Seule dans un monde qui ne veut plus d'elle... et dont elle ne veut plus.

Elle n'a plus qu'une hâte, celle de rejoindre ceux qui l'attendent là-bas, quelque part parmi les étoiles.

Mais qui voudra l'aider ?

Geneviève BOBIOR-WONNER

## Geneviève Bobior-Wonner

Ancien professeur de Lettres-Histoire-Géo, en Moselle puis à Mayotte, depuis que je suis à la retraite j'ai ressenti le besoin de continuer à communiquer avec les autres et de partager, avec mes lecteurs, mes enthousiasmes ou mon indignation face à certaines situations.

Dans la nouvelle « La révolte de la vieille dame », je me suis inspirée de ce que j'avais vu et entendu sur le sort des personnes âgées dans certaines maisons de retraite mais aussi de mon vécu en ce qui concerne les heures sombres de l'Histoire de la Moselle.

Il est possible d'avoir un aperçu de mes ouvrages déjà publiés sur le site :

[genevieve.bobior.free.fr](http://genevieve.bobior.free.fr)

